

FRANZ FERDINAND + ERA FURMAN + MALCOLM YOUNG

Rolling Stone

Electric Light
Orchestra
De Toronto
à Wembley

Eric
Clapton
Le Survivor
se raconte en
documentaire

R.E.M.
Michael Stipe
"Vous arrivez
au tournant d'une
auto-irre"

1943 - 2017

**JOHNNY
HALLYDAY**
La dernière idole

100 ANS DE
MAGAZINE

100 ANS
D'ALBUMS
DE 2017

Reportage
Juryville
La cité idéale
des 50 ans

Plus

Musique
George Long

The Temperance Movement

et le Rebel Motorcycle Club

First Aid Kit



SATISFACTION
Pour les cinq musiciens, cet album est celui dont ils sont le plus fiers.

THE TEMPERANCE MOVEMENT
A DEEPER CUT

Le blues à l'âme

Deux ans après la sortie de l'acclamé *White Bear*, les Britanniques de The Temperance Movement feront leur grand retour sur la scène blues-rock le 16 février, avec ce qui est probablement leur meilleur cru, *A Deeper Cut*. Rencontre. Par Jessica Saval

Six ans après la sortie de votre premier EP, quel regard portez-vous sur l'aventure Temperance Movement ?

Phil Campbell: The Temperance Movement, ce sont cinq musiciens qui ont connu des hauts et des bas avant de décider de se faire une place en tant que groupe aux côtés des Faces et des Stones. Le départ de deux de nos membres aurait pu mettre un terme cette aventure, mais on a décidé de continuer pour eux et pour les fans.

☞ Négocier ce changement de line up a-t-il été compliqué ?

Paul Sayer: Bien que Matt et moi ne jouions ensemble que depuis qu'il a rejoint le groupe, on a grandi en écoutant les mêmes disques. Nos sources d'inspirations sont exactement les mêmes.

Matt White: On essaye constamment de se complaire.

☞ Votre processus de composition s'en est-il trouvé altéré ?

P.C.: Ce qui est formidable avec The Temperance Movement, c'est qu'on est cinq auteurs-compositeurs. On peut former différents quipes et créer des sons différents. Mais certaines chansons me sont créées, elles appartiennent au groupe. Et une fois qu'on les a jouées sur scène, elles appartiennent au public !

☞ Étiez-vous sous pression à l'idée de sortir cet album ?

P.C.: Plus ou moins. On essayait surtout de retrouver un quilibre après le départ de deux des membres du groupe. Ça a pris un certain temps, mais lorsque tous les éléments sont enfin alignés, on enregistre l'album assez rapidement. En moins de quatre mois, c'était fait !

P.S.: Il ne s'agissait pas de cesser de consigner les chansons que l'on préfère, mais de s'assurer que l'ensemble fonctionnait. On tient ce que nos albums sortent en vinyles, donc il nous faut aussi une chanson efficace pour entamer

chaque face. Couter un album dans son intégralité est peut-être le meilleur mode de consommation d'un disque comme un art.

☞ Les morceaux issus de votre précédent album, *White Bear*, avaient dramatiquement évolué entre le studio et la scène. Qu'en sera-t-il de ceux de *A Deeper Cut* ?

P.C.: *White Bear* avait de nombreux problèmes que l'on a essayé de résoudre sur scène. La chanson-titre était devenue impossible à chanter, mais on tenait à la faire, alors on l'a arrangée à la *Beggars Banquet*. On aime la manière dont on a enregistré ce nouvel album, donc il ne devrait pas être trop différent sur scène.

P.S.: On n'a jamais hésité à arranger différemment nos chansons lorsqu'on part en tournée. Ce qui fonctionne en studio ne fonctionne pas nécessairement sur scène et vice-versa.

☞ Que représente ce troisième album pour vous ?

Nick Fyffe: Nous n'avons plus 20 ans. Chacun de nous a une famille et partira en tournée avec elle. C'est problématique, mais on fait de la musique parce qu'on aime ça et qu'on en a besoin.

P.C.: Une chose est sûre, on a mis le meilleur de nous-mêmes dans *A Deeper Cut*. C'est probablement l'album dont nous pouvons être les plus fiers.

☞ Quel avenir envisagez-vous pour votre groupe ?

P.C.: The Temperance Movement devrait poursuivre son exploration du rock'n'roll et expérimenter avec différents genres musicaux. On a tant sous pression lorsqu'on enregistre *A Deeper Cut*, mais notre prochain album devrait se faire dans des conditions beaucoup plus sereines. Il devrait être bien plus long et surtout plus ambitieux. On pense aussi enregistrer un album live dans le style de *Live Magic* de Queen.



Pop électrique et lunettes fumées

Devant quelque vingt mille fans, Sir Elton a enflammé l'AccorHotels Arena, à Paris. Retour sur une "Wonderful Crazy Night". Par Jessica Saval

IL EST 20 HEURES. SIR ELTON JOHN annonce la couleur : "The bitch is back!" l'heure et en pleine forme, pas de première partie. La palpable d'effet de Davey Johnstone s'agite. Sans section de cuivres ni ensemble cordes, le pianiste se repose sur cinq multi-instrumentistes de talent pour enchanter une salle affichant complet.

Assis derrière un piano queue-bard d'enceintes, vêtu d'une veste au dos de laquelle s'affichent deux flamants roses tinclants, il martèle les premières notes de "Benny and the Jets". Alternant morceaux énergiques et ballades, entre fivre feutre et caresse électrique, Elton John projette sa voix jusqu'au fin fond de l'AccorHotels Arena, avant de se jeter de son siège. La foule en redemande.

Soudain, les projecteurs s'éteignent. Plongé dans l'obscurité, l'Arena cherche son téléphone du bout des doigts. Une lumière blanche claire le musicien. "It's a good heart

from me to you!" Convoquant sa guisone plus beaux souvenirs, le chanteur britannique enchaîne les "silly love songs" soutenu par les percussions rondes et chaleureuses de l'inductible Nigel Olsson. Après un passage obligé par "Rocket Man", il entonne un morceau rarement joué sur scène, "Have Mercy on the Criminal". Envoyé animalier crasse d'un blues nostalgique, cette complainte illumine la seconde moitié d'un set survolté.

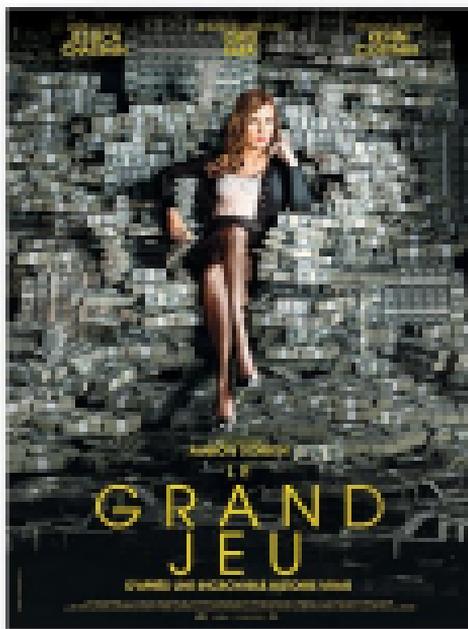
Une fois court de titres raisonnablement obscurs, Sir Elton enchaîne les chansons cultes. "Sorry Seems to Be the Hardest Word", "Your Song", "Don't Let the Sun Go Down on Me"... "Don't you know I'm still standing better than I ever did..." Faute de pouvoir se mesurer au double vocal du musicien, le public entonne des vocalises

haut perchées avec un plaisir non dissimulé.

Tandis que les doigts du pianiste virevoltent entre noires et blanches, ça remue sur le plancher des vaches. Les premières notes de "Your Sister Can't Twist (But She Can Rock'n Roll)" résonnent. Le public se précipite vers la scène. Les mains battent la mesure quelques mètres de leur idole - qui quitte bientôt la scène avant de revenir en majesté pour signer quelques autographes. Malgré une infection l'ayant contraint à annuler plusieurs de ses concerts, Sir

"À L'HEURE ET EN PLEINE FORME, SIR ELTON JOHN ANNONCE LA COULEUR : "THE BITCH IS BACK!"

Elton n'a d'ailleurs finalement rien perdu de sa superbe. Vingt-deux morceaux et quelque deux heures plus tard, il décide le bouleversant "Candle in the Wind" ses proches avant de quitter la scène. **»**



Le Grand Jeu

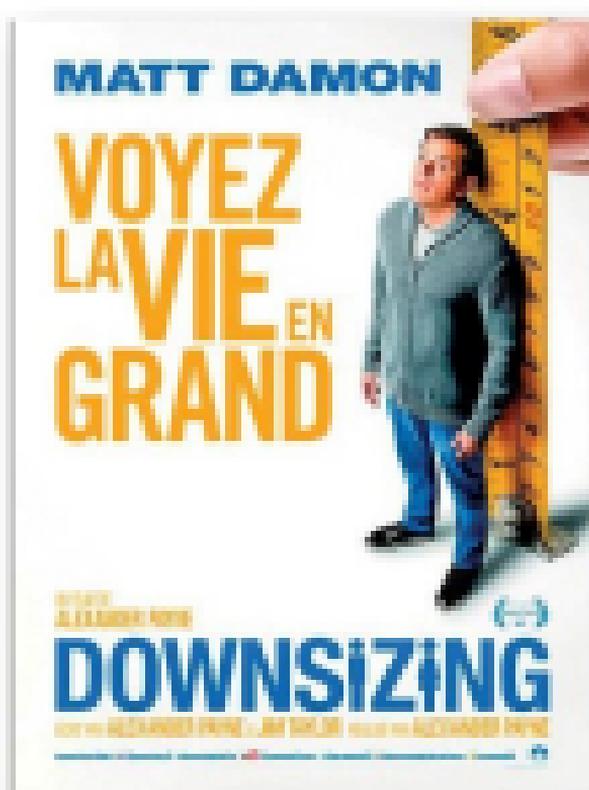
Avec Jessica Chastain, Idris Elba, Kevin Costner...

Réalisé par Aaron Sorkin



2004. Ancien espoir du ski de bosses, Molly Bloom est

contrainte d'endosser le rôle d'hôtesse de parties de poker clandestines organisées par son patron. S'y côtoient de grands noms du cinéma, du sport ou encore de la finance. Aussi ambitieuse qu'intelligente, la "Princesse du poker" prend rapidement les commandes de son propre empire du jeu, se mettant alors malgré elle en ménage avec des individus peu recommandables. Après avoir laissé sa verbeuse empreinte sur plusieurs films acclamés, Aaron Sorkin s'essaye pour la première fois à une réalisation saupoudrée du maniérisme numérique d'un de ses plus grands alliés, David Fincher. *Le Grand Jeu* est truffé de ce qui a fait le succès du scénariste, à commencer par des passes d'armes toutes aussi écrites qu'électriques délivrées par un casting étincelant emmené par une Jessica Chastain habitée. S'il peut être parfois difficile d'émerger de cette étouffante histoire vraie tant les péripéties se succèdent à un rythme effréné, les spectateurs les plus réfractaires au poker sauront apprécier une certaine pédagogie n'étant pas sans rappeler *Le Stratège*. Les mains des joueurs s'affichent à l'écran, devenu l'espace d'un instant un jeu vidéo superbement dense. Au poker, la défaite semble inévitable. Avec *Le Grand Jeu*, tout le monde gagne.



Downsizing

Avec Matt Damon, Kristen Wiig, Christoph Waltz...

Réalisé par Alexander Payne



Dans un futur bien trop proche, l'épuisement des ressources naturelles pousse un scientifique à faire une avancée considérable dans un domaine surprenant : la miniaturisation. En l'espace de quelques années, de gigantesques petites colonies fleurissent aux quatre coins de la planète, entraînant dans leur sillage louanges et critiques virulentes en tout genre. Sur le papier, *Downsizing* a donc tout pour plaire... et pourtant. Si son scénario repose sur les fondements solides d'une inquiétante quasi-réalité, il pêche par un manque cruel d'ambition. Parsemé de plans ironico-sarcastiques intelligemment réminiscents des heures les plus sombres de l'histoire – on n'enferme plus des individus dans un gigantesque four aujourd'hui – *Downsizing* semble nier la portée tragique de son propos et se détourne sans cesse de toutes ces élégantes trouvailles visuelles, leur préférant un humour gras et des retournements de situation plus ou moins divertissants (faute d'être utiles). Perdu au milieu de cet imbroglio, Matt Damon se débat avec quelques lignes de dialogue sensées qu'on a bien voulu lui accorder. Éternelle victime d'une machine trop bien huilée, il est bringuebalé au gré des fulgurances grinçantes de son espiègle voisin, incapable de s'assumer et encore moins de s'imposer. Quel gâchis ! J.S.